

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

# LE RÉVEIL

POLITIQUE.—THEATRE.—LITTÉRATURE.—BEAUX-ARTS

VOL. X.

MONTREAL, 25 MARS 1899.

No. 213

## SOMMAIRE :

Parti Ouvrier, *Vieux-Rouge* — *Vérité* et Colonisation, *Canadien* — Lettre d'Ottawa, *Un député Libéral* — Notre Première Côte, *Pudor*. — Opera Français — Communication, *Un des vôtres* — La natalité en France, *Ed. Demolins* — Grignon de Montfort, — Dimanche des Rameaux, *J. Ricard* — Poum et le Zouave, *Paul et Victor Margueritte*.

## PARTI OUVRIER

En avance sur le printemps, bourgeoise dans certain milieu ce qu'on est convenu d'appeler un parti ouvrier. Le bouton ira-t-il jusqu'au fruit? Se rendra-t-il seulement à fleur? Nous avons rester assez sceptique en face de ces mouvements dont le plus grand tort est d'être mal dirigés. Déjà un parti ouvrier a eu sa grandeur et sa décadence; déjà les Patrons de l'Industrie sont rentrés dans l'inconnu.

Que les ouvriers aient le droit de se retirer des rangs des deux partis politiques de ce pays, c'est élémentaire. Au Canada, on a même le droit de ne faire aucun acte d'électeur, de s'abstenir de voter.

Mais que les ouvriers aient les moyens de faire bande à part, voilà une autre question. Ils sont le nombre dans nos villes, ils tiennent le pouvoir dans leurs mains, mais ils ne s'entendent pas. L'esprit de parti les domine plus que les autres classes de la communauté.

L'esprit d'union et l'instruction man-

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet ou au No 1560 rue Notre-Dame.

quent. Ils accepteront plus volontiers d'être dominés par des gens de profession que par des chefs sortis de leurs phalanges. Ils jalourent ceux des leurs qui arrivent et qui réussissent.

Ils pourraient, s'ils le voulaient, être vingt des leurs aux Communes ; ils pourraient encore assurer la victoire d'une dizaine d'autres candidats dans les promesses desquels ils auraient raison de mettre leur confiance. Ce ne serait pas le pouvoir, mais tout au moins un groupe suffisant pour faire respecter des droits acquis.

Ne craignez pas, ils ne comprendront jamais cela. Ils continueront comme par le passé à se plaindre sans discernement, à détruire leurs véritables amis et à voter pour les premiers hâbleurs venus.

De temps à autre des agitateurs, comme comme ceux de l'heure présente, entreprendront d'organiser un parti autonome. De suite d'autres agitateurs, également d'essence ouvrière, combattront cette organisation, lui prêteront toutes sortes de motifs, et, après un plus ou moins gros lavage de linge sale de famille en public, la routine reprendra son immuable cours.

Pour les ouvriers, l'histoire se répétera toujours ainsi, du moins jusqu'au temps où ils connaîtront également leurs devoirs et leurs droits, où ils sauront s'entendre, nourrir moins d'égoïsme et plus d'idées civiques.

Nous ne voulons déprécier ni décourager aucun mouvement de nature à améliorer le sort du peuple travailleur ; aussi n'est-ce qu'à titre d'aviseur sincère et impassionné que nous lui disons : les lois de la logique sont pour vous aussi inexorables que pour les autres ; ne commencez pas l'édifice par le toit, mais par la fondation. Autrement un château en l'air viendra

s'ajouter au vaste domaine de ce genre-là que vous possédez déjà.

VIEUX-ROUGE.

## “VÉRITÉ” ET COLONISATION

La *Vérité* ne s'occupe plus que de faire la lutte aux journaux ultra-catholiques et à des ecclésiastiques de différents grades. Nous trouvons dans son dernier numéro de cruelles choses à l'adresse du *Trifluvien* qui a le tort de plaindre le sort des catholiques du Manitoba ; une douzaine de “scics” à l'adresse de Messieurs Ireland et Keane. Elle n'a d'indulgence que pour Mlle Françoise, conférencière, et pour le *Temps*, qui s'est fendu d'un compliment à M. Tardivel.

Dans un numéro précédent, la *Vérité* a déclaré la guerre à ceux de nos prêtres qui conseillent aux nôtres d'aller de préférence habiter l'Ouest canadien que les Etats-Unis. Pourquoi ?

Le vrai pourquoi, elle se garde bien de le dire en entier. Elle aurait, d'ailleurs, bien drôle de figure à venir chanter les louanges des Etats-Unis, qu'elle décrie depuis que son directeur écrit sans être contrôlé.

Il importe peu au RÉVEIL que ceux qui émigrent aillent au nord ou au sud : on prend son bien là où on le trouve, et nos Canadiens-français qui réussissent en quelque lieu que ce soit, valent bien ceux qui moisissent à l'ombre de nos institutions rabougries.

Mais pour la *Vérité* il semble qu'il y a hérésie à déconseiller l'hégire vers l'Ouest.

Elle tient, si nous l'en croyons, à conserver fortes et vivaces la religion et la nationalité au Canada. Est-ce bien en concordance avec ce programme, cette hostilité qu'elle montre aux établissements français de l'Ouest ?

Elle ne peut prétexter la nouvelle position faite aux catholiques par les lois scolaires puisque son dernier numéro est en bonne partie consacré à démontrer que ces lois sont acceptables. Nous citons :

“ Dans l'affaire qui nous occupe, le Pape a dit clairement que les catholiques manitobains, sans renoncer à la plénitude de leurs droits, doivent accepter les réparations partielles qu'on leur offre et qu'ils peuvent obtenir. L'archevêque de Saint-Boniface se conforme strictement à ce mot d'ordre venu de Rome. Il n'a renoncé à aucun droit, naturel ou constitutionnel, des catholiques manitobains ; mais il accepte les *acomptes* qu'il peut obtenir. C'est l'application pratique du principe qui veut qu'un demi-pain, qu'une *croûte* même vaut mieux que l'absence de tout pain.

“ Nous ne l'ignorons pas, l'application de ce principe, dans le moment actuel, ne plaît pas à certains conservateurs, pour des raisons diverses. Les uns éprouvent du dégoût parce que cela leur prive d'une belle arme pour les luttes de leur *parti*. D'autres, nous voulons le croire, sont animés d'un sentiment plus noble. Ils s'imaginent sérieusement que la direction venue de Rome, et que suit Mgr de Saint-Boniface, est désastreuse et ne peut que nous conduire à l'abîme.

“ Ces derniers ont le grand tort d'avoir plus de confiance dans leurs propres lumières que dans la direction du Souverain Pontife.

“ S'ils songeaient un instant que le Pape est placé sur la montagne, qu'il voit plus loin que n'importe lequel de nous, qu'il a reçu de Jésus-Christ la charge de paître tout le troupeau, qu'il *ne peut pas*, par conséquent, conduire à l'abîme l'Église universelle ou une église particulière ; s'ils songeaient un peu plus à ces vérités, ils mettraient de côté cette inquiétude malsaine qui les tourmente visiblement depuis la publication de l'encyclique *Affari vos*.

La *Patrie*, le *Temps*, le *Soleil* ne parlent pas autrement.

Ajoutons avec M, l'abbé D. Gérin que Manitoba compte, à l'heure actuelle, 25,000 catholiques, 46 églises ou chapelles, desservies régulièrement ; 50 postes visités par des missionnaires, 34 prêtres séculiers, 47 religieux, 6 communautés d'hommes

7 communautés de femmes, dont 6 vouées à l'enseignement.

Que veut donc de plus notre confrère ?

Feu Mgr Taché a livré l'Ouest aux races étrangères en décourageant l'immigration française ; M. Tardivel continue-t-il cette admirable besogne ?

CANADIEN.

## LETTRE D'OTTAWA

Il semble que je suis quelque peu en retard ; il n'en est rien. J'ai attendu pour vous écrire qu'il y eût quelque chose de fait ou de défait.

Le menu servi sous la rubrique de Discours du Trône n'a pas dû vous en dire plus qu'à moi. On a été servi comme à ces tables d'hôte où tout se suit en se ressemblant.

Je comptais sur l'“ après, ” c'est-à-dire sur la mauvaise digestion de la Gauche. Je n'ai pas été tout à fait déçu. Le vieux Baronet — comme le désigne M. Tarte — n'a pas mesquiné sur ses coups, et M. Foster, son premier lieutenant, nous a, une fois de plus, prouvé qu'il est bien l'analyste le plus stupéfiant et le plus déconcertant.

Mais ce n'est pas de ces messieurs de la minorité qu'il s'agit pour le moment.

Parlons du chef libéral, amené au rôle de défenseur après tant d'années passées à pousser à l'attaque.

L'hon. Wilfrid a bien changé, depuis qu'il est au pouvoir, comme homme de parlement. Il s'aigrit facilement. Ce vernis qu'une longue étude de Burke et de Sheridan lui avait donné semble craqueler, petasser. Il n'est plus amoureux des formes et des formules qui amortissent les conflits. Il n'évite plus une scène grâce à une métaphore. Dans sa bouche l'ironie

n'est plus, comme autrefois, un simple assemblage de mots heureux ; il recourt volontiers à la charge, au terme qu'on n'aime pas à relire le lendemain. Il cesse rapidement d'être Fox pour devenir O'Connell, ce qui est un amoindrissement.

Mais ce qu'il perd comme debater de haute éducation, il le regagne indubitablement comme emporte-pièce. C'est un autre Laurier, mais, un Laurier que les masses préféreront peut-être. De rhéteur qu'il était le plus souvent, il est devenu joûteur. Il y a maintenant du Cumberland dans son genre. Il est regrettable que Laurier, premier-ministre, ait été obligé de se déponiller du cachet primitif ; mais il paraît que l'on ne touche pas au pouvoir, à ses soucis, à ses empêtements, à ses exigences, sans qu'on y laisse sa peau première pour en refaire une autre.

La politique de pouvoir qui a coûté tant, nous aura aussi enlevé un type de Canadien que nous avons toujours crû au-dessus de certaines atteintes.

Peut-être qu'une prochaine ère, moins troublée nous le rendra... cicatrisé mais à peu près le même qu'autrefois.

\* \* \*

C'est Jules Simon, je crois, qui écrivait cette profonde pensée :

Tous les gouvernements, même les mieux établis, ont toujours l'abîme au-dessous d'eux comme les plus forts navires.

Le gouvernement Laurier est des mieux établis, sa majorité dépasse cinquante voix. Tout semble lui sourire dans l'avenir immédiat. Du moins ceux qui le composent nous l'assurent.

Or, donc, pourquoi ne pas faire de la grande politique ? ne pas remplir son programme ?

La besogne de la session est, du côté du gouvernement, d'un vide scandaleux et attristant. Rien là-dedans qui donne l'indice d'un cabinet libéral. Une redistribution de sièges, c'est-à-dire des repréailles, et c'est tout.

En sous-entendu : des menaces contre le Sénat, c'est-à-dire de la poudre aux yeux des bônêts.

Dès 1877, dans une circonstance mémorable, M. Laurier s'écriait à Québec :

« Mieux vaut pour le parti libéral rester encore vingt ans dans l'opposition que d'abandonner un seul de ses principes ! »

Nous sommes en 1899, la vogue est acquise au parti libéral : que ne les met-il dans le domaine statutaire, ses principes ? Il est certain de l'appui de la grande majorité. Libéral, il a été élu, libéral, il peut sans crainte marcher de l'avant. Où est donc l'obstacle.

Son programme n'était-il qu'un mythe ? Ou, Atlas devenu caduc, n'a-t-il plus ni reins ni cœur ?

Je n'ignore pas que dans l'entourage du premier-ministre se trouvent des aviseurs qui croient qu'une grosse dépense de deniers publics vaut mieux que l'accomplissement des promesses d'autrefois. Vous vous rappelez, n'est-ce pas, les paroles de M. Tarte à Sorel et ailleurs ?

Mais il faut aussi se rappeler que ce moyen n'a pas toujours réussi aux conservateurs qui, cependant, étaient très experts en l'art de contourner les difficultés.

Combien plus simple et plus honorable ce serait pour le gouvernement Laurier d'avoir la mémoire du cœur et du ventre, et de n'oublier ni le pays ni les vrais partisans !

Aucun gouvernement, fût-il composé de *Deodati*, d'envoyés du ciel, ne pourra faire

longue vie s'il perd la confiance du public en général et de ses amis immédiats en particulier.

Il y a des moments où, contemplant de près les actes de l'hon. M. Laurier, je me prends à croire qu'ils disent vrai ceux qui prétendent que le pouvoir l'ennuie, et qu'il s'applique à pouvoir en sortir sans recourir aux moyens violents.

A la prochaine.

UN DEPUTE LIBERAL.

### LA LUTTE EST TOUJOURS ARDENTE

Entre le BAUME RHUMAL et les maladies qu'il est appelé à combattre, mais elle se termine invariablement par le triomphe de cet invincible spécifique.

35

## Notre Première Cote

La *Défense*, de Chicoutimi, publiée à l'ombre de l'archevêché de Mgr Labrecque publie un article absolument idéal sur le rapport des médecins qui ont conclu à la suggestion de Sam Parslow par Cordélia Vian et qui, en conséquence, demandaient sa grâce.

Je vous envoie une partie délicieuse de la thèse anti-suggestionniste du confrère donnée dans le numéro du 23 mars :

"Les atténuations que ces savants médecins ont jugées propres à faire amoindrir la peine de Parslow auraient pu être, et en partie ont été, invoqué en faveur de notre aïeul Adam, un *suggestionnable* que Eve, notre aïeule, avait *suggestionné*.

Adam, pour être venu le premier sur la terre, n'était pas le premier venu.

Fin, ! fin !

... Il avait reçu de Dieu lui-même une éducation qui, l'affermissant dans la justice originelle, l'avait fait d'un caractère excellemment *doux*, excellemment *paisible*, excellemment *honnête*. Le péché n'étant pas encore entré dans le monde, notre premier père n'avait *aucune propension naturelle à la violence ou au crime*. Ses *antécédents* étaient les meilleurs qu'il fut possible d'imaginer.

Les antécédents d'Adam!!!

Un jour, Eve lui proposa de manger de la pomme, c'est-à-dire du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal. Adam lui rappela la défense divine qu'elle-même n'ignorait pas. Eve était une *femme tenace et énergique* ; elle réussit à entraîner l'honnête Adam, qui, devenu *esclave*, *oublia tous ses devoirs, sa dignité d'homme*, le privilège de son immortalité, jusqu'à commettre pour son épouse la folie d'INTRODUIRE DANS SES VEINES LE VENIN DE LA MORT AVEC LA SUBSTANCE DU FRUIT DÉFENDU.

Voilà une introduction avec une substance vraiment très polissonne.

Mais l'expression doit être admise, puisque l'autre jour, le Président du Sénat, à Ottawa, annonçait à la docte Assemblée : "QU'UN MEMBRE SE PRÉSENTAIT POUR ÊTRE INTRODUIT." (Voir Procès-Verbaux, 23 mars.)

Hélas ! Adam ouvrait ainsi "la catégorie de ceux que la science de nos jours appelle *suggestionnés*. Il se trouva pris dans un cercle dont il ne put sortir. Il s'était révolté, mais un ordre, un regard et un désir même de cette femme fatale avait suffi à le faire se plier et à subir sa volonté, comme un fauve apprivoisé sous le regard de sa dompteuse."

Que de contorsions !

Mais ce cercle où il se trouva pris et dont il ne put sortir, quel était-il ?

Oh pudeur !

... Voilà l'histoire d'Adam dont nos savants médecins ont retracé les traits dans l'histoire de Parslow. Pour celui-là, comme pour celui-ci, il était évident que "sous l'influence néfaste de la femme, il avait tout oublié : passé, principes, devoirs, à peu près comme l'hypnotisé dans la volonté de l'hypnotiseur"

Cependant, un autre motif que nos médecins n'ont pu invoquer en faveur de Parslow, militait en faveur du premier homme : Adam n'était pas un adultère.

J'te cré, y avait pas d'autre femme !

... Eve était l'épouse d'Adam, la compagne que Dieu lui-même lui avait donnée, la femme bien aimée que, dans une extase de légitime passion, il avait reconnu être *los de ses os et la chair de sa chair*. Raison de plus qui rendait Eve plus *suggestionnante*, Adam plus *suggestionnable*.

Cordélia n'a jamais eu à l'égard de Sam les mêmes titres que la maternelle aieule avait à l'égard d'Adam. Elle n'a jamais pu lui apparaître dans l'auguste splendeur de la foi conjugale, et étaler les mêmes titres à sa considération et même à ses faiblesses.

Mais c'est de l'hétérodoxie que cela.

D'abord, Eve n'est pas plus admirable d'avoir respecté la foi conjugale, qu'Adam de n'avoir pas été adultère.

Ils étaient seuls !

Et puis, que de condescendance pour les faiblesses d'Adam !

... Bref, il lui manquait beaucoup pour être aussi *suggestionnante* que sa grand'mère Eve, comme il manquait beaucoup au *suggestionné* Parslow pour se permettre d'être aussi *suggestionnable*.

Nous désirerions savoir ce que l'on pense de cette assertion à la curé de Ste Scholastique.

En définitive, à l'encontre de toutes ses raisons, Adam fut condamné, et à la mort, comme Sam, et de plus, à subir un long exil avant de mourir. Il eut beau dire au Souverain Juge : " — C'est la femme que vous m'avez donné qui m'a offert de ce fruit, " le plaidoyer de la suggestion n'eut aucun succès. Forcé fut à Adam de sortir du paradis, et de venir faire établissement pour lui, et pour tous les hommes, ses fils, dans cette vallée de misères, de larmes et de mort.

Dans tous les cas, le bon Dieu a été moins cruel que M. Mills qui, lui, a brusquement retiré Parslow, même de cette vallée de larmes.

Mais la démonstration de la *Défense* va plus loin. Un Dr Philips avait voulu exposer dans un article de l'*Écho de Charlevoix* que le suggestionné n'était pas forcément endormi, mais bien éveillé, se rendant compte de ce qui se passe autour de lui.

Alors, la *Défense* s'écrie triomphalement :

Et voilà toute l'histoire de l'*hypnotisé* (?) Adam racontée en quelques lignes !!!

Notre premier père ne dormait plus. Il était "*pleinement éveillé*" lorsque son épouse vint lui présenter le fruit défendu. " Il se rendait compte de ce qui se passait autour de lui, "....

Quel farceur que ce vieil Adam !

... et si bien qu'il reconnut et son épouse, et la pomme qu'elle lui présentait. Il put même lui dire qu'il leur était expressément interdit de manger de ce fruit, détaché de l'arbre de la science du bien et du mal, et aussi lui rappeler que leur désobéissance serait punie de mort.

Trop tard, mon vieux ; trop tard.

La suite est fantastique :

Néanmoins, tout comme le sujet hypnotisé de votre cher docteur Philips, ô *Echo de Charlevoix*, le père du genre humain devint *assujéti à la volonté de l'opératrice Eve*.....

L'opératrice Eve !

Vous savez l'histoire de Mme Fiorina qui opère elle-même ?

..... Il lui devint assujéti même "*en ce qui concerne le mouvement des membres et une partie des fonctions sensorielles,*" et ce qui le prouve, c'est qu'il accepta le fruit, qu'il en mangea et qu'il en eut une indigestion de honte et de remords.

Là-dessus, je ne fais plus de commentaires.

Les portions soulignées sont ainsi imprimées dans l'original.

Si la *Police Gazette* publiait des cochonneries de ce genre, — il n'y a pas d'autre expression — elle serait saisie à la frontière et ses vendeurs au Canada serait furrés en prison.

Si un journal de Montréal imprimait la dixième partie de cela, l'archevêque le ferait fermer demain.

C'est l'indécence à sa plus haute puissance appliquée à l'impiété la mieux qualifiée.

Et ça s'imprime à coups de crosse, ces affaires-là !

PUDOR.

Les abonnés du RÉVEIL qui désirent acheter l'opuscule intitulé : " Un Lutrin Canadien " n'ont qu'à envoyer 25 cents à la Chambre 43, Imperial Building, et il leur sera adressé franco par le retour du courrier.

#### UN SEUL ESSAI

Un seul essai vous convaincra de la supériorité du BAUME RHUMAL sur toutes les autres préparations contre les rhumes obstinés et tous les maux de la gorge et des poumons.

## OPERA FRANCAIS

On n'a pas encore choisi, dans le riche répertoire de la troupe Charley ce qu'elle donnera ici. Le fonds est riche assez pour qu'il n'y ait aucun doute que la trop courte saison dont Montréal va être gratifié sera composée de manière à satisfaire tous les goûts musicaux et même certaines exigences d'autre nature. M. et Madame Murphy ont, d'ailleurs, un tact et une connaissance de notre milieu qui font se dissiper tout nuage ou toute possibilité de nuage. Ils donnent un remarquable exemple d'entreprise et de confiance en prenant sous leur responsabilité le ricochet grâce auquel une troupe considérable dispendieuse, montée en tous genres, nous visitera. C'est surtout la population de langue française qui devrait tenir compte de cette initiative et se constituer leur meilleure clientèle durant cette saison vraiment sans précédent ici.

### [Communication

Mon cher REVEIL,—

Je trouve dans votre dernier numéro une idée qui me chipote.

Vous parlez de la nomination de M. Leblond de Brumath au poste de directeur à l'école du Plateau, et vous dites :

*Bien qu'il soit* natif de la France, M. Leblond n'est pas un étranger parmi nous.

Pourquoi cette restriction ?

Un journal aux idées larges comme le vôtre n'aurait-il pas dû dire :

"Etant natif de France, M. Leblond n'est pas un étranger parmi nous."

Vous n'êtes pas atteint, j'en suis convaincu, de cette cosmopolite aigüe qui dévore votre confrère la *Patrie*, et vous comprendrez la distinction.

Voyez vous jamais les Anglais, dont les collèges regorgent de professeurs venus d'Angleterre, dont les journaux sont inondés de journalistes nés de l'autre côté de l'océan, faire la moindre distinction.

Pour ma part, je ne l'ai jamais vu faire

Si vous m'en croyez, arborez donc carrément cette proposition si simple que Canadiens et Français ne forment qu'un, sans s'occuper si les pères sont venus ici il y a cent ou cent cinquante ans, ou s'ils viennent d'y débarquer pour faire ce que leurs ancêtres ont fait avant eux : touche de citoyens utiles, respectables et respectés.

Agréé, mon cher RÉVEIL, l'expression de ma profonde appréciation de votre œuvre salutaire de discussion et d'éducation.

UN DES VOTRES.

NOTE DE LA REDACTION.— C'est par pure inadvertance que cette erreur a été commise.

### LES INVENTIONS NOUVELLES

Sont, parfois, très heureuses et d'un grand prix pour l'humanité ; cependant, il n'en est pas une seule qui puisse lutter avec le BAUME RHUMAL au point de l'utilité. 37

## LA NATALITE EN FRANCE

L'ouvrage de M. Demolins, *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons ?* était trop fortement documenté pour passer inaperçu à n'importe quelle décade de ce siècle.

Mais la guerre hispano-américaine, qui a si vivacement remis à l'étude les parallèles entre les races latines et les essences anglo-saxonnes, lui a donné une importance inattendue.

La *Minerve* a tiré de ce livre tout ce qui pouvait lui être utile ou tout simplement intéresser son public. Seulement, elle a mis de côté certains chapitres qui ne cadraient pas avec ses préjugés ou ses scrupules. D'autres journaux auraient vaillamment cité ces chapitres, quitte à les discuter et réfuter ensuite, ce qui est une excellente et louable besogne. Elle s'y est refusée ; elle a surtout contourné le chapitre intitulé : *La Natalité en France*, Pourquoi ? Parce que les pratiques malthusiennes seraient contagieuses pour notre province si on en parlait, même à mi-voix. Comédie ! Sottise ! Ces pratiques existent parmi nous dans presque toutes leurs variétés, bien que la plupart de ceux qui les em-

plioient ne les connaissent pas sous leurs appellations scientifiques ou lubriques.

Le REVEIL donne ce chapitre aujourd'hui, car il est mieux de connaître et de se défendre, s'il y a lieu, que d'ignorer et de succomber. La race souffre d'un mal auquel on a peur d'accoler le vrai nom. Cette peur n'existe pas chez nous.

### LA NATALITE EN FRANCE.

#### NOTRE MODE D'ÉDUCATION RÉDUIT LA NATALITÉ EN FRANCE.

Il ne s'agit pas, ici, de démontrer la diminution de la natalité en France. La preuve est faite abondamment par toutes les statistiques. Les moralistes, les économistes, les hommes politiques ont à l'envi traité cette question vitale.

Mais si tous sont d'accord pour constater le fait, ils ne le sont plus quand il s'agit d'en déterminer rigoureusement la cause. On va à tâtons et sans méthode ; aussi est-ce ce côté de la question que nous voulons étudier à l'aide des lumières et de la science sociale.

#### I

Nous disons que l'affaiblissement de la natalité en France est un fait indéniable. On va s'en convaincre aisément par quelques chiffres.

Le mouvement des naissances, pendant une période qui embrasse plus d'un siècle, nous donne le tableau suivant par 10,000 habitants :

| Années         | Naissances. | Années         | Naissances. |
|----------------|-------------|----------------|-------------|
| 1770-1780..... | 380         | 1841-1850..... | 274         |
| 1801-1810..... | 325         | 1851-1860..... | 267         |
| 1811-1820..... | 316         | 1861-1868..... | 264         |
| 1821-1830..... | 309         | 1869-1880..... | 245         |
| 1831-1840..... | 289         | 1880-1890..... | 220         |

On le voit, de 1770 à 1896, la proportion des naissances est tombée de 380 à 220, par 10,000 habitants, soit une diminution de plus d'un tiers.

En 1881, le nombre des naissances, en France, était de 937,057 ; en 1890, il n'est plus que de 838,057, soit 100,000 de moins. Or, notez ceci, ce chiffre des naissances est inférieur de 38,446 à celui des décès. Et cette victoire de la mort

sur la vie se produit en pleine période de paix c'est le jeu normal de la natalité française ! Elle s'accroît d'année en année.

Il y a eu en 1890 :

|        |                           |      |
|--------|---------------------------|------|
| 42,520 | naissances de moins qu'en | 1889 |
| 44,580 | —                         | 1888 |
| 61,275 | —                         | 1887 |
| 74,779 | —                         | 1886 |
| 86,499 | —                         | 1885 |
| 99,699 | —                         | 1884 |
| 94,885 | —                         | 1883 |

Les mariages diminuent également d'année et année, et pourtant dans une proportion moins accusée.

| En 1884 on compte 289,555 mariages |   |         |   |
|------------------------------------|---|---------|---|
| 1885                               | — | 283,170 | — |
| 1886                               | — | 283,208 | — |
| 1887                               | — | 277,060 | — |
| 1888                               | — | 276,848 | — |
| 1889                               | — | 272,934 | — |
| 1890                               | — | 269,332 | — |

Soit, pour cette dernière année, 20,223 mariages de moins que six ans auparavant, en 1884 et la progression a toujours été décroissante (à quelques unités près, en 1886.)

Par contre, le nombre des décès va en croissant :

| En 1881 il est de 828,828 |   |         |
|---------------------------|---|---------|
| 1882                      | — | 833,539 |
| 1883                      | — | 841,141 |
| 1884                      | — | 858,781 |
| 1886                      | — | 860,222 |
| 1890                      | — | 876,505 |

Donc, en 1890, il y a eu 47,677 décès de plus qu'en 1884, et 35,364 de plus qu'en 1883, — alors que le nombre des naissances était inférieur de 100 000 en chiffre correspondant dans cette même année, soit en réalité 135.000 vides non comblés dans l'effectif de la population.

Si maintenant nous comparons la natalité de la France avec celle des autres pays, nous trouvons les résultats suivants ; pour doubler le chiffre de sa population, la Norvège met seulement 51 ans ; l'Autriche 62 ; l'Angleterre 63 ; le Danemark, 73 ; la Suède, 89 ; l'Allemagne, 98 ; la France, 334 ans.

Les diverses statistiques ne concordent pas exactement ; mais toutes s'accordent pour placer

la France bien après tous les autres pays au point de vue de la natalité.

L'affaiblissement de la natalité est donc un fait incontestable. Quelle en est la cause ?

Sur ce point la statistique est impuissante à nous renseigner, elle peut bien donner des chiffres, des moyennes, des généralités, mais elle ne peut expliquer la loi des phénomènes

On attribue généralement l'affaiblissement de la natalité à des causes très multiples. Dans une brochure, le marquis de Nadaillac n'en énumère pas moins de dix-sept, dont quelques-unes, à vrai dire, font double emploi. Si on les soumet à une analyse méthodique, on s'aperçoit qu'elles peuvent se diviser en deux catégories :

- 1o Les causes fausses ;
- 2o Les causes secondes qui dérivent d'une cause première.

Nous allons examiner successivement ces deux catégories au moyen de l'observation comparée, puis, nous essayerons de dégager la cause première.

## II

Parmi les causes faussement alléguées, nous rencontrons en premier lieu : *l'infécondité naturelle de la race française.*

"Toutes les races, dit M. de Nadaillac, ne sont pas également fécondes. Le climat, les conditions sociales, économiques, biologiques jouent un rôle certain quoique encore mal défini. La fécondité des Chinoises est remarquable, celle des Polynésiennes est faible... On peut dire en général que les races latines, la race française en particulier, sont moins fécondes que la race slave et anglo saxonne. Il y a là pour nous, au point de vue de la natalité, une première et incontestable infériorité."

*A suivre.*

EDMOND DEMOLINS.

### DE SEVERES REPROCHES

Sont encourus chaque jour, par ceux qui vendent des remèdes sans vertus et sans effets, mais le BAUME RHUMAL ne recoit que des louanges.

38

## GRIGNON DE MONTFORT

Notre feuilleton *Grignon de Montfort* obtient un succès mammoth — c'est le temps de ressusciter cette épithète disparue avec les derniers cirques. Et pourtant nous n'avions donné, comme premier jet, que la prose de début, celle que ne réchauffent pas encore l'inspiration et l'idéal crétinisme.

Aujourd'hui nous offrons des *fleurs boréales*, comme dirait l'autre, c'est-à-dire des vers où le fond est à la taille de la forme. Comme il s'agit de *seins*, on croira que nous venons d'essayer un vulgaire jeu de mot. Il n'en est rien. Les vers de Grignon sont d'inspiration divine et il faut saisir le sujet d'une façon abstraite et imagée.

Qu'on publie  
Partout Marie,  
Dans sa beauté  
Et dans sa charité !

Veut-on croire ?  
C'est l'oratoire  
Rempli de feu  
Où je brûle pour Dieu.

C'est ma Mère,  
C'est ma lumière  
Qui me nourrit,  
Qui m'éclaire et conduit.

Qu'elle est belle !  
Qu'elle est fidèle !  
C'est mon séjour,  
C'est mon repos d'amour.

C'est ma gloire,  
C'est ma victoire.  
Par son saint Nom  
J'écrase le démon.

Sous son aile  
Et sa tutelle,  
Je ne crains rien  
Et je trouve tout bien.

C'est par elle  
Que j'en appelle  
A la bonté  
Du Seigneur irrité.

Tout par elle  
Et rien sans elle ;  
C'est mon secret  
Pour devenir parfait.

C'est ma flamme,  
C'est ma chère âme,  
C'est mon bonheur,  
C'est mon tout, c'est mon cœur.

O Marie,  
Toute remplie  
De sainteté,  
De grâce et de beauté !

Vierge aimable,  
Mère admirable,  
On ne peut pas  
Exprimer vos appas.

O servante  
Toute puissante,  
Pour tout pouvoir  
Vous n'avez qu'à vouloir.

Dieu la laisse  
Seule maîtresse  
De tout son bien,  
Sans en excepter rien.

Sa prudence  
Donne et dispense  
Tous ses trésors,  
Malgré les esprits forts.

Elle est née  
Immaculée ;  
Jamais péché  
N'a terni sa beauté

Je m'étonne  
Qu'on en raisonne :  
Dieu l'a bien pu.  
Je soutiens qu'il l'a dû.

C'est la Reine  
Et Souveraine  
De l'univers,  
Du Ciel et des enfers.

Sa parole  
N'est point frivole :  
Ce qu'elle dit  
Est fait sans contredit.

L'impossible  
Devient possible ;  
Tout est aisé,  
Quand Marie a parlé.

Riche et bonne,  
Tout elle donne ;  
Oh ! quel bonheur  
D'être son serviteur !

Par la grâce,  
Elle surpasse  
Les bienheureux  
De la terre et des Cieux.

Elle charme,  
Tout se désarme :  
Pêcheurs changés,  
Les démons écrasés.

Qui l'imite,  
Est de sa suite ;  
Tout ses amis  
Sont amis de son Fils.

Dieu n'accorde  
Miséricorde  
Qu'à qui la suit,  
La prie et la bénit.

Point d'outrages,  
Point de naufrages,  
Point de malheurs  
Pour ses bons serviteurs.

Anathème  
A qui ne l'aime !  
Maudits seront  
Ceux qui la négligeront.

Vierge Mère,  
Je vous révère ;  
Je vous bénis  
Avec votre cher Fils.

Je vous aime  
Plus que moi-même,  
Plus que mon cœur,  
Après Dieu, mon Sauveur.

Vite, vite, prenez mon cœur,  
Et le donnez à Jésus, mon Sauveur.  
Vive, vive, vive Jésus,  
Vive Marie, en mon cœur, et rien plus.

DIEU SEUL

DIEU VIVANT EN MARIE DANS  
L'INCARNATION

Adorons tous Jésus vivant  
 Dans le sein de Marie ;  
 Voyons avec étonnement  
 La Grandeur raccourcie ;  
 Adorons un Dieu fait Enfant  
 Pour nous donner la vie.

Ce sein est un temple sacré,  
 Où Dieu prend ses délices ;  
 C'est un Ciel toujours éclairé  
 Du Soleil de justice :  
 C'est notre refuge assuré,  
 Où Dieu se rend propice.

C'est en ce sein que, nuit et jour,  
 Il prend ses complaisances :  
 Marie aussi l'aime à son tour  
 De toute ses puissances ;  
 Ce n'est qu'un amour de retour  
 Et de reconnaissances.

Oh ! que Jésus est libéral  
 A sa Mère très pure !  
 Il met dans son sein virginal  
 Sa grâce sans mesure ;  
 Son cœur est son trône royal  
 Et sa demeure sûre.

Tandis qu'il est tout attaché  
 A son sein sans partage,  
 Dans lequel le moindre péché  
 N'a fait aucun ravage,  
 Il y peint, sans être empêché,  
 Sa véritable image.

Leurs Cœurs unis très fortement,  
 Par des liens intimes,  
 S'offrent tous deux conjointement  
 Pour être deux victimes,  
 Pour arrêter le châtement  
 Que méritent nos crimes.

Dans ce mystère, les élus  
 Ont reçu leur naissance ;  
 Marie, unie avec Jésus,  
 Les ont pris par avance,  
 Pour avoir à part leurs vertus,  
 Leur gloire et leur puissance.

Que ce mystère est merveilleux !  
 Quels transports admirables !  
 Quels ravissements bienheureux  
 De ces deux cœur aimables !

Nous ne verrons que dans les Cieux  
 Ces secrets ineffables.

Ils semblent tous deux confondus :  
 Que l'alliance est belle !  
 Marie est toute dans Jésus,  
 Son amant très fidèle ;  
 On pour mieux dire, elle n'est plus,  
 Mais Jésus seul en elle.

Allons tous entre ces deux cœurs  
 Faire fondre nos glaces,  
 Participer à leurs ardeurs,  
 Leurs vertus et leurs grâces ;  
 Allons ! Ils aiment les pécheurs :  
 Nous y trouverons places.

O Mère de l'amour divin,  
 O riche Sanctuaire,  
 Qui portez notre Souverain  
 Et notre salutaire,  
 Faites venir en notre sein  
 Cet Agneau débouaire.

O Jésus, notre cher Epoux,  
 Notre Dieu, notre Frère,  
 Venez, venez naître dans nous  
 Par votre sainte Mère ;  
 Afin que nous puissions parvons  
 Aller à votre Père.

Venez, par votre humilité,  
 Nous réduire à l'enfance !  
 Venez, par votre sainteté,  
 Nous rendre l'innocence !  
 Venez, par votre charité,  
 Régner sans résistance !

DIEU SEUL.

(A suivre.)

## DIMANCHE DES RAMEAUX

Ce jour de fête m'amenait à Saint-Pierre de Rome.

Peut-être faut-il, pour sentir et comprendre l'immensité du monument colosse, voir s'engouffrer la foule sous ses voûtes rythmiques. Fidèles, curieux : l'innombrable multitude humaine glisse, coule, s'efface sur les dalles de marbre — coupées de larges bandes lumineuses au-dessus desquelles grésille cette cendrure irisée dont les nappes poudroient le vide des espaces vastes.

Tout Rome était là. — Princesse héritière des

inspiratrices de Raphael et de Léonard, à peine différente de la bourgeoise empanachée de rouge ou de verts qui se heurtent aux blens et aux jaunes d'une jupe de soie. — Moines dont le manteau brun se roue épaissement sur la robe blanche. — Soldats en gros pantalons gris, aux buffleteries crayeuses. — Paysans des Abruzzes, empêtrés dans leurs guêtres roides et leurs culottes en peau de chèvre, mal assurés sur le poli du marbre, stupéfaits, admirant les dorures de la coupole, le nez en l'air, la bouche bée, les yeux vaguants. — Puis, submergeant tout cela, l'envahissante foule cosmopolite, avide furieuse de voir tout, de tout s'expliquer...., et tenant pour cardinal le sémitariste en costume pourpre qui, l'épaule appuyée contre un pilier, semble rêver hermine et pontificat.

Un murmure de voix hautes flottait, et je cherchais une sensation de recueillement complet, gêné un peu par l'air de fête mondaine que garde toujours cette basilique papale : " Le catholicisme en marbre ", a dit Lamartine. Je songeais qu'il faut, pour prier en une telle église, des cœurs méridionaux, des yeux faits au grand soleil partout épandu, des nerfs paisibles aussi et du sang rouge aux veines. Et je menaçais d'entrer dans un ordre de réflexions assez médiocrement divertissant, sur la qualité de la prière qui, de tout ce monde agité, allait monter à Dieu... Mais une distraction plus terrestre m'arracha de ma dissertation intérieure.

J'étais revenu près de la porte, regardant entrer le flot incessant, lorsque je fus frappé par la beauté et la souple allure d'une jeune fille qui s'avavançait, l'air à la fois provocant et attendri. Haussant sa taille ronde aux fortes hanches, elle plongea les doigts dans le bénitier que tendent les anges gigantesquement potelés d'un Bernin en délire. Après quelques pas, elle tomba à genoux dans l'abandon d'une prière ardente... Elle était vraiment exquise, avec sa mantille jétée à l'espagnole sur de lourds et sombres cheveux, les yeux longs et profonds qui semblaient envahir sa tête fine au menton court.

L'oraison dura assez longtemps... enfin elle termina en d'innombrables et rapides signes de croix. Je m'approchai quelque peu de la jolie

brune... assez pour m'apercevoir qu'en s'abaissant de la voûte où il fixait extasié, comme au ciel, son regard allait sans hésitation à celui d'un sous-officier sanglé en son noir uniforme aux bandes orangées. — Il était fort beau d'ailleurs, avec son épaisse moustache retroussée, le profil droit, le teint mat...

Dès qu'une femme s'occupe ostensiblement d'un autre homme que lui, elle semble perdue, même pour le moins fat des observateurs, une partie de l'intérêt qu'elle a excité. Cette loi absolue contient sans doute l'explication de l'attrait soudain que m'inspira l'office des Rameaux commençant dans une chapelle latérale. En quelques secondes, j'y fus porté par la houle humaine qui me sépara de ma ragazza et du beau militaire.

... Autour de l'autel s'exhalaient des chants étranges *alla Palestrina*, faits plus étranges encore par les voix immatérielles qui les égrenaient dans l'immensité apaisée de l'église. — Voix d'hommes ? de femmes ? d'enfants ? Un peu de tout cela et pas cela cependant. Il s'y piquait des notes grêles, vibrant comme l'harmonica ; il s'y gonflait des sous veloutés et pleins. L'on eût dit, non plus des voix humaines, mais de ces instruments qui s'entendent en rêve et dont les irréelles sonorités semblent imbornées... Les voix s'étaient éteintes... Maintenant la procession se déployait, très lente. En tête, les bedeaux portant de longues cannes aux pommes d'or ciselées, puis les chanoines, dont les robes d'un violet empourpré éteignaient leurs reflets contre la note atténuée des pèlerines de vair. Et dans un renouvellement ininterrompu de colorations et de scintillements : hermines animées des brillants d'une chaîne d'or, points de Venise s'enlevant en relief sur le chatolement sec des moires, têtes émaciées, faces rubicondes, profil d'enfant de chœur découpant la silhouette d'un della Robbia. Sur tout cela, apportant aux yeux une symbolique vision d'Orient, les palmes blondes, dans un balancement doux, courbaient leurs pointes jaunissantes.

Sous le péristyle, devant la porte de bronze inexorablement close, se dialoguent avec le chœur, resté dans la nef, les chants recordant l'arrivée de Christ en la ville sainte. — Voici

que je retrouve la ragazza. Elle a suivi comme moi la foule qui se rue sur les pas du clergé. Bien entendu le beau sous-officier n'est pas loin.

... La procession retourne à la chapelle, s'enfonce dans la pénombre de la masse marmoréenne. La psalmodie du dernier évangile arrive lointaine, par lambeaux, au-dessus du froissement de pieds du peuple s'écoulant nombreux.. Encore mes amoureux ! Ils ont chuchoté derrière un pilier et s'éloignent sur les grandes dalles lisses, elle, maintenant, sautillante et légère, lui, le bras presque à sa taille. Tous deux s'envoient sans doute vers quelque joyeuse osteria des faubourgs, à l'asti pétillant, à la friture dorée...

Tout à coup, la fillette se dérobe à l'étreinte du beau soldat ; ils sont devant ce tableau d'une si inconsciente ironie : le Jupiter antique baptisé Portier du Paradis... Grave une seconde, elle s'agenouille, baise avec vénération ce pied d'ivoire usé par la dévotion chrétienne, y pose révérencieusement son front aux petites mèches ébrunées, puis vient rejoindre gaiement son amoureux.

Et je songeais en quittant la basilique vidée de sa multitude : — les religions s'effacent, le respect de la foi ancienne disparaît ; s'incrétant d'une croyance dans l'autre, l'idole reste, toute-puissante. Jupiter, devant lequel les Romains de Constantin se sont prosternés, saint Pierre né de baisements modernes, la statue survit, immuable expression de ce besoin que chacun porte en soi : adorer un symbole.

J. RICARD

## POUM ET LE ZOUAVE

Poum s'ennuyait fort, un jour que ses parents, par pénitence, l'avaient laissé à la maison, et il avait épuisé toutes les ressources de son esprit inventif, tracassé le chien, rempli ses souliers à la pompe, eu très peur d'un cafard, bâillé aux mouches, marché dans le bassin, appelé de tout son désir, puis voué à l'exécration son amie Zette, parce qu'elle ne venait pas, humé en l'air les cheveux pommadés de la petite fille, rêvé qu'il était le pape, désiré qu'il serait soldat et qu'il couperait les têtes des ennemis, convoité pour le

jour de l'an une boîte à musique, appelé mentalement son vieux professeur, le père Moinot, un "sale moineau," récité la leçon du lendemain : "Les fleuves principaux de la France, sont.... sont...." sans en pouvoir déclarer un seul, sur quoi, un dégoût précoce de tout l'avait envahi, et avec l'extravagance d'un Néron qui aurait lu Schopenhauer, ledit Poum s'était mis d'abord à sauter à cloche-pied le long des allées, en arrachant toutes les feuilles, puis à faire la locomotive : "Phou ! Phou ! Phou !" en entrant dans la salle à manger pour y chiper quelque fruit, quand, — ô stupeur ! — un être rare et dont la singularité devait le hanter désormais, lui apparut.

C'était un zouave.

Perché sur une échelle, en culotte rouge et souquenille de toile, ce zouave peignait les boiserics du plafond. Il ne parut pas surpris qu'une locomotive entrât dans une salle à manger, et cria :

— Cornichon ! dix minutes d'arrêt ! Buffet !

Poum restant partagé entre le saisissement et le doute si cornichon devait s'interpréter comme une plaisanterie ou comme une insulte, le zouave abaissa sur lui un regard de chat-pard, montra des dents culottées en bout de pipe, et grave, le pinceau à la hauteur de l'œil :

— Salut, mon colonel !

Poum prit un air digne, celui avec lequel son papa rendait le salut aux factionnaires, en élevant à demi son avant-bras à cinq galons. Bienveillant, il daigna même dire :

— Si votre échelle n'est pas solide, vous pourriez bien tomber.

— Ça me guérirait du torticolis ! dit le zouave qui, haussant et déclenchant son cou d'une façon bizarre, fit un terrible moulinet avec sa tête comme s'il se préparait à la lancer dans le jardin.

Un cri en partit à Poum de terreur et d'admiration.

— Tiens ! dit le zouave, très vexé, v'là mon œil qui vient de tomber ! Cherchez donc, s'il vous plaît, sous l'échelle, à gauche !

Effectivement, sa paupière gauche fermée, suggérerait, dessous, un réceptacle vide.

-- C'est la seconde fois que ça m'arrive, quand je remue la tête trop fort. L'autre fois, c'était à la chasse en Tartarie, chez Barbari, mon ami. Un crocodile l'a bouffé !

— Je ne vois pas d'œil par terre, dit Poum en cherchant, à demi crédule, tant le flegme du zouave l'impressionnait. L'homme fit une cabriole, dégringola de l'échelle sur le parquet, capta dans sa fuite bizarre et zigzagante un objet invisible, se le réintégra, en l'aplatissant d'une tape, dans l'orbite.

— Tiens, Mathieu ! Comment vas-tu mon vieux ?

Il rouvrit la paupière, ses deux yeux au complet.

Poum, soulagé, se mit à rire. Le zouave aussi.

— Juste comme le crocodile, fit-il. Il se rigolait tant d'avoir avalé mon œil que le voilà qui le restitue, sauf votre respect, à la façon de ma grand'mère, quand elle s'empiffrait des cent sous.

Poum ouvrit de grands yeux.

— Vous ne me croyez pas ? demanda le zouave. Peut-être n'avez-vous jamais entendu parler de ma grand'mère, Barbe Scaramoucha, rue de la ficelle, à Crackenville les-Voleurs. Elle est bien connue pourtant !

Poum, déclara, très ferme, quoique poli :

— Je ne la connais pas.

— Avez-vous une pièce de cent sous ?

Poum secoua négativement la tête.

— Et une pièce de quarante sous ?

— Pas davantage.

— Vous avez bien une pièce de dix sous, dit cet homme avec une ironie si impérative que Poum s'extirpa, inquiet d'avance pourtant, une pièce toute neuve du fond de sa poche, où elle voisinait avec une toupie et un soldat de plomb.

-- N'y a pas de mérite, un enfant l'avalerait. N'importe ! Ouap !

Dans cet aboi, le zouave escamota la pièce.

— Oh ! rendez-la moi ! supplia Poum

L'autre ouvrit de grands yeux :

-- Mais puisque je l'ai avalée !

— Oh ! rendez-moi ma pièce !

— Ecoutez, il faut que je travaille, la peinture n'attend pas. Et votre papa, donc !

Il fit mine de regrimer à l'échelle.

— Ma pièce ! gémit Poum.

Le zouave, soupçonneux, dit alors d'un air d'inquisiteur :

— Etes-vous sûr que ce soit de l'argent et pas du plomb ?

— C'est dix sous, en argent, tout neuf !

— Mais en êtes-vous tout à fait sûr ?

Son ton extraordinaire marquait une angoisse telle, que Poum balbutia :

— Pourquoi ?

— Si votre pièce est fausse, autant me le dire tout de suite. Je suis un homme mort.

Il se prit le ventre, convulsa ses traits :

— C'est une pièce fausse. Je suis empoisonné !

Il se tordit.

— Il n'y a qu'un remède. Pas un mot ! N'appellez personne. Un bon cigare me sauverait, ou une pincée de tabac. Est-ce qu'il n'y a pas de tabac, ici ? Ah ! que je souffre ! Attendez, j'ai entendu dire qu'un verre de rhum, en pareil cas... Oh ! mon Dieu ! quelle torture ! Ou seulement du kirsch... Ah !... Ah ! Ah ! là ! là !

Poum se précipita sur le buffet, atteignit un flacon, versa un verre à bordeaux plein, le tendit au zouave qui roulait des yeux blancs.

— Ah ! ah ! Merci ! (*Il but*) C'est du... ouaye ! Ah ! l'animal, qu'il est fort ! — du (*Il clappa sa langue*) schnick coupe en quatre numéros un.

Il se renversa le reste dans le gosier et dit :

— Plus de danger, la pièce est fondue !

Il asséna sur Poum un regard clair, irréfragable.

— Fondue, psst ! dissoute ! évaporée !

— Ma pièce ! recommençait Poum.

Le zouave lui dit, compatissant et professoral :

— Il y avait une reine qui s'appelait Cléopâtre, du temps de saint Antoine. Elle avait avalé ses boucles d'oreilles en perles pour faire sa tête. Elle but un grand pot de vinaigre et digéra le tout, sans ça, macache bono ! Ça lui restait sur l'estomac !

Il ajouta, pensif :

— C'est pas des blagues. Tenez, moi qui vous parle, je suis franc-maçon. Regardez, j'ai la marque.

Il releva sa manche, sur son bras blanc hérissé de poils, un tatouage bleu figurait un cœur traversé d'une flèche.

— C'est pour vous dire que les francs-maçons, quand on révèle leurs secrets, on peut être sûr qu'un fantôme vous percera le cœur et vous fera mourir. Ainsi, une supposition : vous diriez comme ça à votre papa que vous m'avez parlé, vous raconteriez ce qui s'est passé entre nous — (le zouave le regardait fixement, d'horrible manière) — eh bien, la nuit, quand tout le monde dort, voilà une main qui sort de dessous votre lit, une tête de mort qui s'avance, et...

Le zouave s'arrêta court, médusé, comme si le fantôme lui apparaissait, tandis qu'une voix foudroyante échappée à une bouche hérissée d'une moustache blanche, ricanait dans le fond de la salle :

— Continuez, zouave, continuez !

Poum fit un saut de carpe en reconnaissant le colonel, son papa, qui dit sévèrement, sans le regarder :

— Rendez ses dix sous à ce petit imbécile !

Le zouave devint rouge, plus rouge que sa culotte, et restitua la pièce. Poum la prit, content de la revoir, mais humilié d'être appelé imbécile devant son mystificateur.

Le colonel regardait le buffet ouvert, le carafon décoiffé, le verre vide. Il y eut un grand silence pendant lequel il mâchait sa moustache.

— Mon cognac est-il bon ? demanda-t-il enfin, sarcastique et terrifiant.

■ Silence du zouave, la main sur la couture du pantalon.

— Mon cognac est-il bon ? répéta-t-il plus fort.

Alors, plus faible qu'un souffle, indiscernable, la voix du zouave :

— Oui, mon colonel !

— Charmé de l'apprendre ! Eh bien, mon garçon, cela vous a donné du courage ? Ne vous privez pas de travailler, parce que je suis là !

Le zouave bondit sur l'échelle et se mit à ba-

digeonner vertigineusement la corniche, transpercé par l'œil de lynx de son chef, tandis que Poulx, lui, se faisait tout petit et palpait sa pièce en évitant de renifler.

PAUL ET VICTOR MARGUERITE.

### TRADUCTION ET REDACTION

Souvent le monde commercial, industriel ou financier désire confier la rédaction de ses circulaires, brochures ou annonces à des experts ; mais on ne réussit pas à les trouver, à moins que, comme cela arrive trop souvent, sa confiance ne soit accordée à des gens qui n'ont ni la science ni l'expérience. Il ne suffit pas de faire beaucoup de publicité : il faut encore et surtout qu'elle soit à point. Si la forme ne vient pas à l'appui du fond, le but visé n'est pas atteint, la pensée de l'intéressé est mal exprimée, peut-être même n'est-elle pas du tout comprise par ceux dont on recherche la clientèle.

On nous a très souvent demandé d'organiser ici, sous les auspices du REVEIL, un service de rédaction générale et de traduction d'anglais en français, ou *vice versa*. C'est pour satisfaire à cette demande que nous venons annoncer que dorénavant des experts se chargeront non seulement de travaux commerciaux, mais littéraires et techniques.

Notre tarif n'aura rien d'exorbitant, nous apporterons dans l'exécution des commandes un soin méticuleux et toute la célérité possible.

On pourra s'adresser à la direction du REVEIL, au No 157 rue Sanguinet, ou par lettre au bureau de poste, Boîte 2184, Montréal.

Il y a quelques semaines le public apprenait que M. Théotime Lanctôt, continuant sa marche ascendante, entra en possession du St. James, ce superbe hôtel situé en face de la gare Bonaventure et à quelques pas de celle du Windsor. Le premier soin de M. Lanctôt fut d'ajouter encore au confort et aux beautés de l'établissement. Il a tant fait que c'est à peine se nous avons pu reconnaître ces jours-ci l'ancien St. James. Le bar est un bijou d'installation et il est alimenté par une cave comme seul Théo sait en organiser une. La salle à manger n'est pas moins alléchante, tant par le décoratif que par l'abondance de bonnes choses qu'on y sert. Salons, chambres, accessoires, ascenseur, tout est à l'avenant. Bref il n'y a de modeste que les prix que personne ne peut trouver exagérer. Une visite en dira plus que notre plume ; qu'on la fasse et on retournera au St. James, c'est sûr.

PAS UN JOUR DE MALADIE  
**Depuis Trente Ans**  
 RÉSULTAT DE L'USAGE  
**DES PILULES D'AYER**

"Depuis plus de trente ans, les Pilules d'Ayer m'ont conservé la santé, n'ayant jamais été malade pendant tout ce temps. Avant l'âge de vingt ans, je souffrais presque constamment—cela provenant de constipation—de dyspepsie, de maux de tête, de névralgie, de clous et d'autres éruptions. Quand je fus



convaincu que les neuf dixièmes de mes affections provenaient de la constipation, je commençai l'usage des Pilules d'Ayer qui amenèrent les résultats les plus satisfaisants, n'ayant jamais eu une seule maladie qui ait résisté à ce remède. Ma femme qui avait été malade pendant des années prit aussi les Pilules d'Ayer et elle revint promptement à la santé. Les Pilules d'Ayer, prises à temps, empêchent tout danger de maladie."—HENRY WEINSTEIN, Byron, Ill.

**Les Pilules d'Ayer**  
 Les plus hautes récompenses à l'Exposition de Chicago

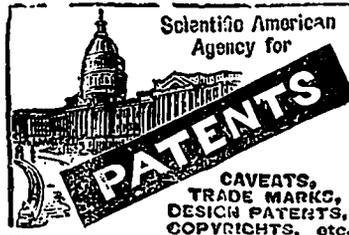
**PERTE DE LA VOIX**  
 Après une Sévère Bronchite  
 GUÉRIE PAR L'USAGE DU  
**Pectoral-Cerise d'Ayer.**  
 LE CAS D'UN PRÉDICATEUR.

"Il y a trois mois j'ai attrapé un violent rhume qui dégénéra en une attaque sévère de bronchite. J'eus mis entre les mains des docteurs et au bout de deux mois je n'avais ressenti aucune amélioration. Je trouvai qu'il m'était très difficile de prêcher et je résolus d'essayer le



Pectoral-Cerise d'Ayer. La première bouteille m'apporta un grand soulagement; la seconde, que je prends maintenant, m'a délivré presque complètement de tout symptôme déplaisant, et je suis certain qu'une ou deux bouteilles de plus me guériront d'une façon permanente. A tous les ministres du culte souffrant d'affections de la gorge, je recommande le Pectoral-Cerise d'Ayer."—E. M. BRAWLEY, D.D., Sec. de District de la Société Am. Bapt. Publication, Petersburg, Va.

**Le Pectoral-Cerise d'Ayer**  
 Médaille d'Or à l'Exposition de Chicago



For information and free Handbook write to  
 MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK.  
 Oldest bureau for securing patents in America.  
 Every patent taken out by us is brought before  
 the public by a notice given free of charge in the

**Scientific American**

Largest circulation of any scientific paper in the world. Send for the Handbook of Patents and Inventions, which should be in the hands of every inventor. It contains full information on all matters connected with the securing of patents.

Wanted—An Idea

Who can think of a simple method of protecting your ideas, they may be of great value, write JOHN WELLS, 1111 F Street, N. W., Washington, D. C., for their \$1.00 prize offer and list of two hundred inventions wanted.

Wanted—An Idea

Who can think of a simple method of protecting your ideas, they may be of great value, write JOHN WELLS, 1111 F Street, N. W., Washington, D. C., for their \$1.00 prize offer and list of two hundred inventions wanted.